

Marie avait en effet prononcé ces dernières paroles à voix étouffée, presque inintelligiblement.

Le cœur serré dans un étou, les larmes au bord des paupières, elle attendait, n'osant pas lever les yeux.

—Qui me garantit, demanda-t-il, que vous ne me trompez pas ?

—Sur la mémoire de ma mère, don Gaspard, je vous jure que mon oncle n'a pas cessé un instant de vous estimer, de vous aimer.

Il la regarda attentivement, frappé de sa franchise, et peu à peu pris de pitié :

—Enfin, dit-il, sans atténuer la rudesse de sa voix, vous voulez que j'aie au presbytère ?

Elle ne répondit pas tout d'abord, car elle essayait du coin de son tablier les larmes qui ruisselaient de son visage, et puis, cédant à son cœur :

—Oh oui ! dit-elle d'une voix qui le remua.

—Eh bien ! attendez-moi un moment, je vous accompagne.

Quelques instants après, il se trouvait auprès d'elle.

—Partons, dit-il sèchement.

Ils prirent le chemin qui conduisait à la demeure du curé.

Pendant tout le trajet, ils n'échangèrent pas une parole.

La jeune fille était absorbée, Gaspard froid et sombre.

—Nous voici arrivés au jardin, dit-il machinalement quand ils eurent en vue l'enclos du presbytère.

Marie s'était arrêtée. Elle le regarda avec une tendresse mêlée d'effroi.

—Je vais prévenir mon oncle, dit-elle, mais je voudrais d'abord...

—Quoi ? dit-il durement.

Elle eut un mouvement d'embarras. En même temps ses yeux désolés exprimaient la douleur que lui causait ce ton rude et blessant.

—Je voudrais vous adresser une prière, dit-elle en tâchant de donner à sa voix un accent de soumission.

—Pourquoi ne l'avez-vous pas fait plus tôt ?

—Parce que j'ai eu peur. Deux fois j'ai voulu parler, et je n'ai pas osé.

—Pourquoi osez-vous maintenant ?

—Parce qu'ici je ne suis plus seule, je suis entourée d'amis.

Don Gaspard eut un sourire d'étonnement.

—Ces amis, dit-il, je ne les vois pas, où sont-ils ?

—Les voici : le figuier, le poirier, la treille, les peupliers, la maison, qui tous m'ont vu naître, grandir, faire mon devoir et qui, s'ils pouvaient parler, attesteraient que je ne vous ai pas menti.

Il y avait dans ce qu'elle disait tant de naïveté et de droiture, elle semblait si peu habituée aux détours, aux réticences, que don Gaspard ne put résister à l'impression qu'elle produisait sur lui.

Il la regarda avec d'autres yeux qu'il ne l'avait vue jusqu'alors, se demandant s'il n'avait point eu tort de lui parler avec dureté, comme il venait de le faire. Mais l'orgueil reprit aussitôt le dessus.

—Parlez vite, dit-il. Que voulez-vous ?

Elle avait cru un moment que ce cœur de bronze s'était amolli, que la raison et la justice avaient triomphé en lui de la fierté et de l'obstination. Et maintenant elle sentait qu'elle s'était bercée d'une décevante illusion pour retomber dans l'affreuse vérité.

—Votre silence, don Gaspard, dit-elle, m'avait déjà fait comprendre que vous me méprisez, vos dernières paroles m'en ont donné la conviction.

Sous cette apostrophe ferme, mais digne, l'alcade, piqué d'abord au vif, avait eu un frémissement.

Il y eut un moment de silence.

Le regard que la jeune fille attachait sur lui l'obligea, quoi qu'il fit, à détourner les yeux.

Quand, au bout de quelques instants de combat intérieur, il la contempla, le calme s'était fait dans son esprit et dans son cœur, et le sourire ironique, qui jusque-là avait plissé sa lèvre avait disparu.

—Si je vous ai parlé brusquement, dit-il, excusez-moi. Je ne suis pas aussi mauvais que vous le croyez.

La jeune fille ne s'attendait pas à ce changement de langage.

Un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine.

—Senor, dit-elle encouragée, j'aurais voulu savoir pourquoi vous me haïssez.

—Moi, vous haïr ?

Il avait dit cela d'un air si naturel, qu'elle n'hésita pas à continuer.

—On me l'a dit, on le dit dans toute la Chênaie, mais je n'en ai jamais rien cru.

—Il y a partout de mauvaises langues.

L'heure décisive avait évidemment sonné pour Marie. Si simple qu'elle fût, elle comprenait qu'elle ne pouvait laisser échapper cette occasion.

—J'aime Diégo, c'est vrai, dit-elle, et je suis sûre qu'il m'aime, lui aussi. Si c'est cet amour qui a fait naître votre haine, je crains qu'elle ne dure toute ma vie.

—Et vous sacrifieriez tout à cet amour ?

—Don Gaspard, reprit la jeune fille, je ne crois pas avoir démerité de vous en aimant votre fils. Mais ce sentiment que vous désapprouvez je l'étoufferai dans mon cœur, si vous consentez à la prière que je vais vous faire. Oui je ne verrai plus Diégo, je ne lui parlerai plus, je mourrai sans regret, si vous ne le laissez pas partir.

Il ne convenait pas à l'alcade, pour le moment, de prendre un engagement. Il ne voulut pas non plus repousser cette offre si spontanée de conciliation. Il se tut.

—Je sais, continua-t-elle, que tôt ou tard vous lui pardonnerez ; il est votre enfant, il vous aime autant qu'il vous craint, et c'est sur lui que vous vous appuyerez quand viendront pour vous la vieillesse et l'isolement. Pourquoi retarder cet accommodement ? Si l'obstacle ne vient que de moi, je puis le faire disparaître quand vous l'aurez ordonné.

Don Gaspard aurait voulu rompre cet entretien qui lui créait un véritable embarras ; mais une force invincible le tenait cloué sur place. Avait-il affaire à une femme habile à plaider la cause dont elle a pris la défense, ou bien parlait-il à une de ces angéliques créatures dont l'existence se résume tout entière dans ces deux mots : loyauté et sacrifice ? Ce qu'il ne pouvait contester, c'est que les sentiments chrétiens, la charité, la mansuétude, l'amour du prochain, le pardon des offenses étaient pour elle la règle absolue d'une conduite à l'abri de toute suspicion.

—Vous fronchez le sourcil, poursuivit Marie, qui se rendait parfaitement compte du trouble de l'alcade. Mais vos yeux s'emplit de larmes, j'entends votre cœur battre sous votre poitrine. Oui, don Gaspard, tout m'assure qu'il y a encore dans ce cœur un sentiment d'affection pour Diégo, que si vous me haïssez, cette haine retombe sur moi seule, mais n'atteint pas votre fils.

C'était au tour de Don Gaspard à ne point oser parler.

—Laissez couler ces larmes, senor, elles sont le patrimoine des âmes généreuses, elles perceront la pierre la plus dure, pourquoi n'arrivaient-elles pas jusqu'à votre cœur ?

—Jeune fille, s'exclama-t-il enfin d'une voix mal assurée ; je ne veux pas mettre en doute la bonté et la noblesse de vos sentiments. Ah ! plutôt à Dieu que mon fils fût digne de cet amour que vous lui avez voué ; plutôt à Dieu qu'ils compris ces torts envers moi et qu'il voulût les réparer !

Don Gaspard avait caché son visage dans ses mains.

—Diégo est bien changé depuis quelques jours, dit-elle avec confiance. Les conseils de mon oncle l'ont transformé. Ne croyez pas que je vous dise ceci pour vous fléchir, ou que mon amour pour lui prenne l'espérance pour la réalité. Ouvrez-lui la porte de votre demeure, don Gaspard, Diégo viendra à vous humble et bon. Recevez-le à votre foyer comme le fils prodigue a été accueilli par son père. Rendez-lui votre amitié, votre affection paternelle, et si vous l'exigez, je renoncerai à lui. Il épousera, si vous le décidez ainsi, une riche héritière de la ville ou des environs, et je dévorerai mon chagrin en silence, sans murmure, car j'aurai fait son bonheur et le vôtre.

Pendant qu'elle parlait, elle avait tendu les mains jointes vers l'alcade et tombait à genoux.

—Grâce pour lui, s'écria-t-elle, il vous aimera, je le jure.

Don Gaspard ne put résister à ce dernier choc. Il prit la jeune fille par la main et la releva.

—Assez, dit-il sans chercher désormais à dissimuler son attendrissement, allons voir votre oncle ;

mais rappelez-vous bien que je ne veux point que mon fils assiste à cette entrevue ; évitez-moi le désagrément d'une nouvelle altercation avec lui.

En même temps il se dirigea vers la porte du presbytère.

Marie le suivit, en baissant les yeux, triste et malheureuse.

Ils pénétrèrent ainsi dans la grande pièce qui servait à la fois de salle à manger et de salon de réception.

Marie avança un siège. L'alcade s'assit sans parler.

—Je vais avertir mon oncle de votre arrivée, dit la jeune fille, et je lui répéterai que vous tenez à être seul avec lui.

Elle sortit.

Gaspard la suivit du regard, faisant tout son possible pour ne pas trahir ce qui se passait dans son âme.

Mais lorsqu'elle fut partie, il laissa couler les larmes qui affluaient à ces yeux. La touchante abnégation de la jeune fille avait apaisé son courroux. Chacune des paroles qu'elle avait dites depuis leur départ de la ferme avait trouvé le chemin de son cœur. Peu à peu il s'était senti désarmé. Mais il avait encore cette honte si propre à l'orgueil qui ne veut point s'avouer. La raison en lutte avec la passion, qu'elle n'avait pu vaincre jusqu'alors, se voyant maintenant secondée par la sensibilité. Celle-ci avait lentement pénétré l'âme, mais les nerfs restaient tendus et imprimaient au corps un violent tremblement.

Un moment Gaspard crut qu'il allait étouffer. Il se leva pour ouvrir une fenêtre. L'air frais qui s'engouffra dans l'appartement calma son excitation. Il alla se rasseoir et la tête dans les mains, il évoqua un à un les souvenirs du passé, depuis le jour où il avait rencontré Angèle et sa mère sur le pont du Tormès, jusqu'au moment où Marie venait de s'agenouiller devant lui pour implorer la grâce du fils qu'il avait maudit.

XX

LA LECTURE.

Désappointé en ne trouvant pas l'abbé qu'elle avait laissé peu de temps auparavant endormi dans un fauteuil, Marie s'était approché toute déconcertée, de la fenêtre, et regardait machinalement dans la direction de l'église, quand elle vit arriver un groupe d'homme qui gesticulaient avec vivacité et paraissaient tout joyeux.

C'était le curé, accompagné de Diégo, de Raphaël et du sergent. Ils étaient engagés dans une conversation très animée, mais leurs visages rayonnants attestaient qu'il venait de se produire un événement heureux. Aussi descendit-elle précipitamment pour courir à eux.

—Victoire ! mon enfant, cria le vieillard hors de lui.

Elle ne comprit pas et s'arrêta stupéfaite : quelle pouvait être en effet la cause de cette allégresse, puisque l'abbé n'avait pas encore vu l'alcade ?

Quand elle fut un peu remise de son étonnement, elle demanda ce qui se passait.

—Je ne par pas, dit Diégo.

—Que dis-tu ? s'exclama-t-elle.

—Il dit vrai, répartit l'abbé.

Le visage de la jeune fille avait pâli subitement. Elle porta la main à son cœur.

—Vous voulez me donner le change, dit-elle avec tristesse. Je sais que le sergent quitte la Chênaie ce matin et qu'il emmène les recrues.

—Il n'emmènera pas Diégo, répliqua le curé. Voici de quoi l'en empêcher.

Et agitant la bourse qu'il avait jusque-là tenue cachée derrière lui, il en fit bruyamment sonner le contenu.

—Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle...

Mais elle ne put achever l'émotion était trop forte.

—D'où nous vient ce bonheur ? interrogea-t-elle, lorsqu'au bout de quelques instants elle eût recouvré sa présence d'esprit. A qui devons-nous cet argent ?

—Tu ne l'as donc pas deviné ? dit Diégo ; à mon père !

—A ton père !

Le cri qu'elle poussa était significatif.

(A suivre.)